

Souad Massi

Dessine-moi Un Pays (extrait) - 2022

Dessine-moi un foyer avec de grandes fenêtres,
Afin que la lumière pénètre mon cœur.
Dessine-moi un oiseau, un oiseau libre que personne n'a acquis.

Dessine-moi un sentier au milieu d'une forêt.
J'ai vu la bête guider le troupeau,
Tandis que les loups entourent le berger.
Tantôt des semblants de rire, tantôt des étreintes on lui fait.

J'ai rêvé de toi hier,
Vêtu du burnous de mon grand-père, t'entourant de colombes,
La vérité jaillit de ta bouche.

Dessine-moi une mer, mais peu profonde,
Car beaucoup s'y sont risqués et noyés,
Ont mis leurs vies en péril et ont laissé des plaies,
Faisant couler des larmes chaudes de leurs mères.

Dessine-moi des êtres chers,
Disparus dans un moment d'inattention.
La brise du soir a tant fauché,
Me laissant une blessure dans l'âme.
Ainsi, la vie pour moi se consume comme une bougie.

J'ai rêvé de toi hier,
Vêtu du burnous de mon grand-père, t'entourant de colombes,
La vérité jaillit de ta bouche.

Dessine-moi un pays, ses frontières seront le paradis,
Dénué de gouverneurs iniques et de guerres,
Un paradis sur terre, plein de fleurs et d'enfants heureux.
Dessine-moi un pays, d'Est en Ouest, avec des rivières qui coulent,
Et non un pays où, les gens marchent pieds nus sur l'or,
Mais affamés à mourir de soif.

Dessine-moi le sourire d'un résistant
La vue des visages humiliés m'indigne,
Car le sang de la liberté coule dans mes veines.
Dessine-moi un pays dont l'emblème sera l'espoir.

Juliette

Aller sans retour - 2008

Ce que j'oublierai c'est ma vie entière
La rue sous la pluie, le quartier désert
La maison qui dort, mon père et ma mère
Et les gens autour noyés de misère
En partant d'ici
Pour quel paradis
Ou pour quel enfer
J'oublierai mon nom, j'oublierai ma ville
J'oublierai même que je pars pour l'exil

Il faut du courage pour tout oublier
Sauf sa vieille valise et sa veste usée
Au fond de sa poche un peu d'argent pour
Un ticket de train aller sans retour
Aller sans retour

J'oublierai cette heure où je crois mourir
Tous autour de moi se forcent à sourire
L'ami qui plaisante, celui qui soupire
J'oublierai je crois que je vais revenir
Au bout du couloir
J'oublierai de croire
Que je vais revenir
J'oublierai, même si ce n'est pas facile
D'oublier la porte qui donne sur l'exil

Il faut du courage pour tout oublier
Sauf sa vieille valise et sa veste usée
Au fond de sa poche un peu d'argent pour
Un ticket de train aller sans retour
Aller sans retour

Ce que j'oublierais, si j'étais l'un d'eux
Mais cette chanson n'est qu'un triste jeu
Et quand je les vois passer dans nos rues
Etranges étrangers, humanité nue
Et quoi qu'ils aient fui
La faim, le fusil
Quoi qu'ils aient vendu
Je ne pense qu'à ce bout de couloir
Une valise posée en guise de mémoire

Abd Al Malik

Gibraltar - 2006

Sur le détroit de Gibraltar y a un jeune noir
Qui pleure un rêve qui prendra vie
Une fois passé Gibraltar

Sur le détroit de Gibraltar y a un jeune noir
Qui se demande si l'histoire le retiendra
Comme celui qui portait le nom de cette montagne
Sur le détroit de Gibraltar y a un jeune noir
Qui meurt sa vie bête de gangsta rappeur mais

Sur le détroit de Gibraltar y a un jeune homme qui va naître
Qui va être celui qu'les tours empêchaient d'être
Sur le détroit de Gibraltar, y a un jeune noir qui boit
Dans ce bar où les espoirs se bousculent, une simple cannette de Fanta

Il cherche comme un chien sans collier
Le foyer qu'il n'a en fait jamais eu
Et se dit que peut-être bientôt, il ne cherchera plus
Et ça rit autour de lui, et ça pleure au fond de lui
Faut rien dire et tout est dit
Et soudain
Soudain il s'fait derviche tourneur
Il danse sur le bar, il danse, il n'a plus peur
Enfin il hurle comme un fakir
De la vie devient disciple

Sur le détroit de Gibraltar y a un jeune noir qui prend vie
Qui chante, dit enfin je t'aime à cette vie
Puis les autres le sentent, le suivent
Ils veulent être or puisqu'ils sont cuivre
Comme ce soleil qui danse
Ils veulent se gorgier d'étoiles
Et déchirer à leur tour cette peur qui les voile

Sur le détroit de Gibraltar, y a un jeune noir qui n'est plus esclave
Qui crie comme les braves
Même la mort n'est plus entrave
Il appelle au courage celles et ceux qui n'ont plus confiance
Il dit "ramons tous à la même cadence" à la même cadence
Dans le bar, y a un pianiste et le piano est sur les genoux
Le jeune noir tape des mains
Hurle comme un fou (hey)

Fallait qu'elle sorte cette haine sourde qui le tenait en laisse
Qui le démontait pièce par pièce
Sur le détroit de Gibraltar, y a un jeune noir
Qui enfin voit la lune le pointer du doigt
Et le soleil le prendre dans ses bras

Maintenant il pleure de joie, souffle et se rassoit
Désormais l'Amour seul, sur lui a des droits
Sur le détroit de Gibraltar, un jeune noir prend ses valises
Sort du piano bar et change ses quelques devises

Encore gros d'émotion il regarde derrière lui
Et embarque sur le bateau
Il n'est pas réellement tard, le soleil est encore haut
Du détroit de Gibraltar, un jeune noir vogue
Vogue vers le Maroc tout proche
Vogue vers ce Maroc qui fera de lui un homme

Sur le détroit de Gibraltar
Sur le détroit de Gibraltar
Vogue, vogue vers le merveilleux royaume du Maroc
Sur le détroit de Gibraltar
Vogue, vogue vers le merveilleux royaume du Maroc, du Maroc

Bernard Lavilliers

Les Barbares (extrait) - 1976

Les Barbares habitaient dans les angles tranchants
Des cités exilées au large des business
Ils rivaient leurs blousons d'étranges firmaments
Où luisaient la folie, la mort et la jeunesse
La nuit, le haut fourneau mijotait ses dollars
La fumée ruisselait sur nos casques rouillés
Dans le vestiaire cradingue, cinq minutes volées
À la fumée, au feu, au bruit, au désespoir

Oh, mon amour, emporte-moi
Emporte-moi loin de la zone
Vers des pays chagrins, vers des pays faciles
Vers des pays dociles

Ils rêvaient des tropiques, des tropiques tropicaux
Pleins d'eau à 30 degrés, pleins de forêts sanglantes
Ils rêvaient de corail, d'amour, de sable chaud
Épinal leur fourguait ses images en partance
Le fils du patron venait nous visiter
Au sortir du night-club avec de jolies femmes
Il nous regardait faire, essayait d'estimer
La montée de la courbe, la chaleur de la flamme

Bourgeois adolescents aux mythes ouvriers
Militants acharnés de ce rêve qui bouge
Qui seraient un beau jour de gauche ou bien rangés
Tricolores et tranquilles, la zone c'était rouge
La noirceur des blousons nous faisait des étés
Sombres comme les fleurs de nos arbres acryliques
Nous déroulions nos chaînes essayant de décrocher
La montée de l'amour, de la paix, de la musique

Quand le car avalait sa ration de six heures
De mains brulées, de silicoses et de gros rouge
Nous rentrions vidés dans nos cuisines, seuls
Un sourire, un café, la douche, rien ne bouge
La radio tapinait à l'étage inférieur
On dormait dans l'enzyme et dans le cargo
Puis nos têtes plongeaient vers des mondes meilleurs
Nos mamans affairées voyaient baisser le jour

Oh, mon amour, emporte-moi
Emporte-moi loin de la zone
Vers des pays chagrins, vers des pays faciles
Vers des pays dociles

Jacques Brel

Les Marquises - 1977

Ils parlent de la mort
Comme tu parles d'un fruit
Ils regardent la mer
Comme tu regardes un puit
Les femmes sont lascives
Au soleil redouté
Et s'il n'y a pas d'hiver
Cela n'est pas l'été

La pluie est traversière
Elle bat de grain en grain
Quelques vieux chevaux blancs
Qui fredonnent Gauguin

Et par manque de brise
Le temps s'immobilise
Aux Marquises

Du soir montent des feux
Et des points de silence
Qui vont s'élargissant
Et la lune s'avance

Et la mer se déchire
Infiniment brisée

Par des rochers qui prirent
Des prénoms affolés

Et puis plus loin des chiens
Des chants de repentance
Et quelques pas de deux
Et quelques pas de danse

Et la nuit est soumise
Et l'alizé se brise
Aux Marquises

Le rire est dans le cœur
Le mot dans le regard
Le cœur est voyageur
L'avenir est au hasard

Et passent des cocotiers
Qui écrivent des chants d'amour
Que les sœurs d'alentour
Ignorent d'ignorer

Les pirogues s'en vont
Les pirogues s'en viennent
Et mes souvenirs deviennent
Ce que les vieux en font

Veux-tu que je te dise
Gémir n'est pas de mise
Aux Marquises

Victor Hugo

Ce que c'est que l'exil (extrait) – Chapitre XIII – 1875

Résumons-nous.

Ce genre d'existence, l'exil, a, on le voit, une certaine variété d'aspects.

C'est de cette vie, agitée si l'on regarde la destinée, tranquille si l'on regarde l'âme, qu'a vécu, de 1851 à 1870, du Deux-Décembre au Quatre-Septembre, l'absent qui rend aujourd'hui compte à son pays de son absence par la publication de ce livre. Cette absence a duré dix-neuf ans et neuf mois. Qu'a-t-il fait pendant ces longues années ? Il a essayé de ne pas être inutile. La seule belle chose de cette absence, c'est que lui, misérable, les misères sont venues le trouver ; les naufrages ont demandé secours à ce naufragé. Non seulement les individus, mais les peuples ; non seulement les peuples, mais les consciences ; non seulement les consciences, mais les vérités. Il lui a été donné de tendre la main du haut de son écueil à l'idéal tombé dans le gouffre ; il lui semblait par moments que l'avenir en détresse tâchait d'aborder à son rocher. Qu'était-il pourtant ? Peu de chose. Un effort vivant. En présence de toutes les mauvaises forces conjurées et triomphantes, qu'est-ce qu'une volonté ? Rien, si elle représente l'égoïsme ; tout, si elle représente le droit.

La plus inexpugnable des positions résulte du plus profond des écroulements ; il suffit que l'homme écroulé soit un homme juste ; insistons-y, si cet homme a raison, il est bon qu'il soit accablé, ruiné, spolié, expatrié, bafoué, insulté, renié, calomnié et qu'il résume en lui toutes les formes de la défaite et de la faiblesse ; alors il est tout-puissant. Il est indomptable ayant en lui la droiture ; il est invincible ayant pour lui la réalité. Quelle force que ceci : n'être rien ! [...]

La chute de ce qui a été la prospérité fait l'autorité d'un homme ; votre pouvoir et votre richesse sont souvent votre obstacle ; quand cela vous quitte, vous êtes débarrassé, et vous vous sentez libre et maître ; rien ne vous gêne désormais ; en vous retirant tout on vous a tout donné ; tout est permis à qui tout est défendu ; vous n'êtes plus contraint d'être académique et parlementaire ; vous avez la redoutable aisance du vrai, sauvagement superbe. La puissance du proscrit se compose de deux éléments ; l'un qui est l'injustice de sa destinée, l'autre qui est la justice de sa cause. Ces deux forces contradictoires s'appuient l'une sur l'autre ; situation formidable et qui peut se résumer en deux mots :

Hors la loi, dans le droit.

Le tyran qui vous attaque rencontre pour premier adversaire sa propre iniquité, c'est-à-dire lui-même, et pour deuxième adversaire votre conscience, c'est-à-dire Dieu.

Combat, certes, inégal. Défaite certaine du tyran. Allez devant vous, justicier.

Ce sont ces réalités que, dans les premières pages de cette introduction, nous avons essayé d'exprimer en cette ligne :

L'exil, c'est la nudité du droit.